

Stefan George

Prélude

Traduit par Bertrand Badiou
et Jean-Claude Rambach.

I J'étais pâle et tendu en quête du Trésor
Après des strophes du plus profond des tourments
Et des choses roulaient sourdes et incertaines —
Alors un ange nu pénétra par la porte :

A la rencontre de mon esprit absorbé
Il portait les fleurs les plus riches et ses doigts
N'étaient pas moins que des floraisons d'amandiers
Des roses il portait des roses autour du cou.

Sur sa tête nulle couronne ne régnait
Et d'une voix presque ressemblante à la mienne :
C'est la Vie Belle qui auprès de toi m'envoie
En messager : lorsqu'il dit cela d'un sourire

Lys et mimosas lui échappèrent soudain —
Et comme je me baissai pour les recueillir
LUI aussi agenouillé . ravi je baignai
Mon visage tout entier dans les fraîches roses.

II Accorde-moi le souffle de fête puissant
Rends-moi cette braise qui me fait rajeunir
C'est par eux que les élancements de l'enfance
Montaient aux premières fumées du rituel.

Je ne voudrais respirer que dans ton effluve.
Prends-moi tout entier dans ton espace sacré!
De ton opulente table rien qu'une miette!
Ainsi j'implore du fond de mon gouffre obscur.

Et LUI : ce qui à présent frappe mon oreille
Sont désirs en un inextricable combat.
Satisfaire chacun de vos vœux délicats
N'est pas ma fonction · et le don que je dispense

Sache qu'on ne peut l'obtenir par la contrainte!
Moi pourtant je pliai le bras à ses genoux
Et les voix du désir en éveil de crier :
Je ne te laisserai · que tu ne me bénisses.

III Dans ma vie ruisselaient de méchantes journées
Bien des sons retentissaient rudes et stridents.
Voilà qu'un bon esprit tient la juste balance
Et voilà que je fais tout ce que l'ange veut.

Même si maintes fois sur la rive sans joie
Mon âme jusqu'à sangloter veut s'oublier
Du mouillage elle entend aussitôt la vigie :
Vers de plus belles marines hissez la voile!

Quand la haute mer me balotte une nouvelle
Tempête tonne autour de moi folie à gauche
Mort à droite — alors LUI prompt à saisir la barre
Les forces furieuses en attendent le signe :

D'autorité IL lisse les flots en discorde
Les nuages fuient l'azur limpide là-bas...
Bientôt ton escadre s'en va sur les eaux planes
Vers l'île silencieuse et le havre promis.

IV Trop longtemps déjà j'ai soif de votre bonheur.
N'être plus oppressé par le joug du seigneur!
Servir c'était tâche trop morne et solitaire
Quand tu parus à ma douleur sur le chemin

Qu'il me rende ma liberté · et qu'il reprenne
Les palmes et les diadèmes inflexibles
— Promesses de nouveaux matins en floraison —
Pour toi seul! en reposant mon front sur ton cœur...

IL vint alors vers moi brandissant l'oriflamme
Dans l'or de l'automne et il éleva son doigt
Pour me remettre sous son pouvoir fascinant
De la même voix qui a captivé l'esprit

Jadis dans l'histoire des antiques Sirènes
Avec de longs regards mélancoliques comme
Ceux du Maître au bord du lac au pays natal
Quand il demandait à ses disciples : m'aimez-vous?

V Tu n'exalteras plus le fracas des voyages
Où les menaces des flots fourbes te tourmentent
Et où le gouffre dresse des rochers abrupts
Aux sommets desquels tournoient les aigles du ciel.

Dans cette simple campagne apprends à saisir
Le souffle qui lénifie le printemps trop frais
Et celui qui tempère la lourdeur de l'air
Et prête oreille à leurs balbutiements d'enfants!

Tu perces le secret des runes éternelles
Dans l'art rigoureux des lignes de ces versants
Plus qu'en la brume magique des flux de murs.
« Rome convoitée dans la grandeur de ses ruines

Le Miracle des lagunes n'ont plus le charme
De l'âcre parfum du chêne et des fleurs de vigne
Et de ceux qui veillent le Trésor de Ton peuple
Ce sont Tes flots — Fleuve si vivace et viride! »

VI Souviens-toi des frayeurs en toi déjà longtemps
Évanouies depuis que tu m'es tout acquis
Et que tu ne reçois que de moi le calice
De feu qui tant que tu vivras t'enivrera.

Lors tu me remerciais pour la plus haute grâce
C'est que ma paix ne te laissait plus contempler
La sauvage ardeur du feu dans l'été aride
Qui t'a chassé déraciné vers le désert.

Comme tu méprisais tant ma maison si haute
« Rien que cet unique et bref regard pour choisir
Et je renie tant la doctrine que l'autel »
Dans la nuit tu poussas ton appel de tourment.

Au-dessus du foyer se cabrait la victime
La pourpre s'embrasait comme paille légère
Et fuyait en flammes autour des chapiteaux
Le temple entier vacillait dans l'éclat des feux.

VII Je suis pour toi l'ami le guide et le nocher.
Il ne sied plus que tu disputes à présent
Pas même avec les Sages · du haut de la montagne
Regarde comme ils s'affairent dans la vallée.

Tu vois la vaste foule avec entrain trotter
Et s'épuiser dans une cohue tapageuse :
Sondez les choses tirez parti de leurs dons
Et le monde sera pour vous ciel d'allégresse.

Là des troupes suivent graves dans la nuée
Un homme blême monté sur un cheval blanc
D'une ardeur retenue ils chantent tous le psaume :
Croix tu resteras longtemps lumière du monde.

Un petit nombre trace des voies silencieuses
Fiers bien loin de ceux qui font dans l'agitation
Sur leurs étendards il est écrit en devise :
Hellade éternel notre amour.

VIII Tu ne parles jamais de péché ou d'usage.
« Vous mes élèves · pousses élevées de mon sang·
Vous choisissez sans contrainte ce qui est noble...
Aussi suis-je en secret le guide de vos pas.

Je t'aime ainsi : prisant préceptes et formules
Comme des contes tu regardes devant toi
Dans l'espace de midi · sûr de ton chemin
Ignorant pudeur remords et malédiction.

Souvent tu séjournais parmi quelques élus
Dans un amour sans mesure et sans lassitude
Face au destin peu de plaintes et peu de haine
Mais toujours vindicatif envers l'ennemi.

Et pour les actes qui restent sans récompense
Ni peine — ceux dont tu fais l'éloge aux hommes libres
Et qui crient au ciel comme le peuple en folie
Je frémis en souriant : mon fils! ô mon fils! »

IX Ne cherche pas à quelle formule l'éloge
Revient ni à quel chant la couronne de fête!
La tempête qui soufflait hier sur les champs âpres
Est ce jour un vent sacré d'ouest dans le laurier.

Tantôt c'était l'éclatante et pure semence
De cristaux scintillants par les matins sereins
Tantôt en veines sombres s'écoulait l'agate
Puis comme un rubis jaillissant en étincelles.

Ce qui semblait de la bruine adoucie et tiède
Dans l'allée abandonnée aux feuilles fanées
Et rien qu'une goutte de rosée odorante
Qui chut de la fleur jusqu'aux profondeurs du lac :

Devenait fluide pour pénétrer la montagne
Et puis lors des nuits les plus sombres à minuit
En rayons imprévus perçait le cœur des roches
Jaillissait et courait telle une rouge source.

X Si tu séjournes dans les plus tristes des zones
Où l'on enterre sans renom l'œuvre des forts
Et celle des blêmes mon appel — sans relâche
Tel le corps vers tout plaisir — te pousse à l'action.

La claire réponse monte avec mon soleil
Tu te demandes : d'après quel vent s'orienter
Par où saisir alors que tous les fils se croisent
Où puiser alors que sourdent toutes les sources?

Souffres-tu les affres du courage des pères
Si fort que le fréuissement changeant des formes
Leur surabondance et diversité t'aberrant :
Myriades de mondes en l'éther t'abolissent :

Viens donc jusqu'à ce lieu où nous ferons alliance!
Dans le bois consacré résonne la rumeur :
Bien que les formes des choses soient innombrables
Il n'en est qu'Une — la Mienne — pour que tu les révèles.

XI Vous craignez ne plus jamais parler des Très-Hauts
Si sur vos fronts graves ne jaillissent leurs foudres
Qu'il est vain d'invoquer... les enfants éplorés
Désirent l'heure bienheureuse si fugace.

L'empreinte des foules souille alors chaque mot
La bouche du sot rend fades les sons suaves
Vous geignez : écho du tonnerre écho des temples
Nous saisira-t-elle encor ta toute puissance?

Les travailleurs fatigués baissent tête et bras
La matière leur résistait cassante et froide...
Soudain — sans vœu ni signe — dans le cachot s'échappe
Un filon d'argent natif par une fissure.

On soulève ce qui fut pesant et plombé
Pur brille ce qui fut livré à la poussière...
Le commencement du dévoilement nuptial...
L'Éternel dit à présent : je veux! vous devez!

XII Nous qui en princes choisissons ou dédaignons
Et soulevons des mondes hors de leurs vieux gonds
Devons-nous guetter infirmes et épuisés
Persuadés que le bien suprême nous manque —

Certains qu'en plus fidèles prêtres de l'amour
Nous devons le quérir dans les plaintes voilées
Les yeux béants creusés par des feux indomptés —
Et lorsque nous étreignons enfin notre bien

Couronné vénéré nous en jouissons tout juste
Qu'il échappe encor à nos sens terne et friable...
Tous nos dieux rien que des ombres et de l'écume!
« Je sais que votre cœur saignerait à mourir

Si je ne connaissais la formule apaisante :
Chaque image que vous implorez et fuyez
Par vous elle est si grande et ne vaut que par vous...
Ne déplorez pas tant ce que vous lui prêtiez »

XIII Depuis ces légendes où vous mes protégés
Sur la berge ensoleillée voilée de nuages
Étiez guidés par des sentiers étroits et blancs
Portant des lys des gerbes d'épis et de grappes

Pour toi cet Unique amour est impérissable...
Et quand bien même dans de fols lacis de branches
Attiré dans les brumes de mouvants marais
Et dans les fourrés obscurs et insidieux :

Tu appréhendais cela tel l'emportement
Des foules grouillantes en querelle incessante
Comme la fausse mesure des corps indignes
Et les excroissances démesurées des monstres.

Le prime amour restait voué à la lumière.
Aux douces contrées aux tendres monts aux pins sveltes
A de pures couleurs à des lignes sereines
Et aux murmures des ombelles des jardins.

XIV Quittant ta haute demeure tu descendais
Jusqu'au chemin . bien des amis à tes côtés
C'est parmi eux que tu recherchais ta retraite
Voyant à l'entour comme dans une autre vie.

Tu ne seras plus protégé par les sommets
Mais comme en ce temps-là dans la plus pure robe
Tu sauras prendre appui au bras de ton prochain
Restant comme alors l'hôte des rives lointaines

Pour beaucoup — que tu voudrais toujours éviter.
Ce serait bien vainement qu'ils t'enlaceraient
Et c'est folie pour toi de combattre avec eux.
Trop étrangers dans cette toile que tu tisses.

C'est bien rare s'il surgit d'eux un noble feu
Qui te révèle que leur lien n'est point souillure.
Tu dis alors : dans l'étroite communauté
De vos douleurs je saisis vos mains fraternelles.

XV Ton esprit replongé jusqu'à cette année-là
Ne saisit pas aujourd'hui quels milles stellaires
Te séparaient du lieu où séjournent les hommes
C'est pourquoi chaque front d'étonnement s'incline :

Quand tu édifiais des temples à la Toison
Qui surpassaient la pâle splendeur d'ici-bas
Et tout était silence en le port enchanté
Et l'or la couleur de tous les rêves d'alors.

Tu passais les éboulis de roches guidé
Sur ton chemin par un été chargé de fruits
Les versants souriaient à l'arrivant réjoui
Des visages font signe l'air humble et muet.

Et voici les prairies et leur velours fleuri
Les lourds épis au bout des tiges chancelantes
Les chants des moissonneurs qui martèlent leurs faux...
La terre t'appelle toi qui en es issu.

XVI Il importe que tu voies places et rivages
Les muscles des forts et des sveltes se détendre
La foule vive exulter en chants et dictons
Les membres nus se laisser glisser dans les vagues.

Formes et couleurs nouvelles s'élèveront
De la lutte homme contre homme animal et terre
Des élans des garçons des rondes des fillettes
Des pas et de la danse et des gestes gracieux.

Mais où tu quiers les richesses les plus enfouies
C'est des amis l'espace nocturne . plus un mot
Puis un son vibre et une mine fait le tour
Ils les secouent d'un frisson de révélation.

Puis le verbe puissant se lève — très haut salut —
Astre qui scintille sur un sillon secret
Verbe d'un désir et d'une peine neuves : flèche
Qui pénètre l'âme et jaillit et resplendit.

XVII Or il peut parler comme du haut de l'éther
Celui qui allumait des feux neufs dans la nuit
Il libéra la vie de ses lourdes langueurs
En véritable homme d'action longtemps caché

D'un éclat neuf relevant les terres flétries
Et par son office il a montré à ses frères
Où l'on peut conquérir avant tous la vraie gloire
Et leur apprend le secret de danses nouvelles.

A lui un honneur qui ne revient à nul trône
C'est à lui que se dévouèrent avec joie
Et prophétesses et nobles adolescents
— Les souverains auxquels se soumettront les peuples.

Les seuls effluves sacrés montent vers les dieux
Comme vers lui les louanges de la jeunesse
Qu'elle aille au-delà des marches qu'il a gravies
Et qu'elle ait dans son souffle beaucoup de son souffle.

XVIII Ils chercheront un jour au fond de ces ravins
Les éclats de ta voix s'ils résonnent encore.
« Est-ce là le lieu des plaintes pleurs et serments!
O débile profondeur » et l'un de railler :

« Sont-ce là les sommets tant vantés des collines
D'où l'on voit réjoui des pays fabuleux?
Sont-ce là les vagues qui giclent pernicieuses?
De notre doigt nous touchons le sable des fonds »

Et cet autre excédé se détourne de toi :
« Il ne nous livra qu'aux étonnements et craintes
Il y a longtemps qu'ils ont germé ces jours humains
Comment pourrions-nous nous réjouir de leurs fruits »

Que soient ton recours tes modèles et tes maîtres
Ceux d'Attique les plus purs serviteurs de Dieu
Des îles brumeuses le prince obscur des spectres
L'exilé du Vaucluse et celui de Florence.

XIX Vers quel autre doit-elle orienter son regard
Celle qui cherche avec ardeur sinon vers toi
Qui montrais les hauteurs et offrais le bonheur
Que ces jours si changeants n'apportent jamais plus?

Tu dispenses l'ivresse · vers l'éternel portique
Rayons tant espérés tumulte d'allégresse
Elle se coule jusqu'à la table divine
Resplendit la plénitude : voix de rédemption.

Les contrées inaccessibles semblent conquises
Pour elle qui survole le gouffre avec l'aigle
Et gouverne un essaim de petites étoiles
Pour enfin fondre sur les soleils paternels.

A présent bride-la dans ses hâtes errantes
Tu te penches hors de ton royaume de nues
Et tu voiles celle qui repue de joie tremble
Esprit fidèle! avec la lourde aile du rêve.

XX Comme si à chaque marée qui se retire
Plus affamée de la nourriture sacrée
Rejetée loin de la flore des bancs de sable
Elle sombrait au fond d'un fleuve d'affliction

Délaissée par ceux qui la guidaient sur sa voie
Le flambeau éclatant de Vénus et le Cygne
Tant menacé par le dieu nimbé de clarté
Voletant telle phalène aux ailes ardentes.

Elle songe alors : quand résineux consumé
Le jour semblait être un terme et des funérailles
Se condensait en brouillards de plus en plus noirs :
Jamais n'a failli le matin qui éclaircit

La vallée lui désigne encor dans l'air bleui
Là où un chant secret un grave carillon
Un visage mirant hors des buissons de mai
L'appellent : contemple-toi de toute ta jeunesse!

XXI Tant que l'air coloré transfigurait le mont
Aisément je trouvais en chemin mon passage
Et je reconnaissais maintes voix à l'entour
Or tout se tait au soir le long du sentier sombre.

Or nul ne marche même pour un bref parcours
D'un même pas qui éveille l'espoir en moi
Mon désir d'un réconfort si faible soit-il
Dans l'obscurité plus un pérégrin ne marche.

Avec l'ultime son — la chanson du grillon —
Les souvenirs s'en vont mourir dans le silence.
De pâles vapeurs s'exhalent des forêts froides
Effacent les sentiers sans clarté ni clameur.

Un souffle funéraire s'élève du tertre
Où tous doivent sommeiller · mais pourtant je sens
Encor ton haleine qui ravive la braise
Et ton amour immense qui me veille encor.

XXII Mais devrai-je toujours languir et dépérir
Le soleil monte encor . ma voie est périlleuse.
« Tu serais sous le tourment de pareille charge
Même si ce jour je te disais : viens et prends!

Car c'est en combattant que tu t'affermiras
Tu sais qu'un baume apaisant s'écoule toujours
De ma bouche sur tes écorchures sanglantes
Bien que nul ne puisse pour toujours les guérir »

Ceux qui m'honoreraient tâtonnant à mes genoux
Et ceux que je conduis d'un signe de mon doigt
Et ceux dont la tête reposait sur mon cœur?
« Les disciples pleins d'amour mais faibles et lâches »

Lutterai-je seul jusqu'à la fin? ne serai-je
Jamais abandonné dans des bras fidèles? parle!
« Tu me fais trembler de pitié · en vérité
Aucun ne te demeure acquis · sauf toi et moi »

XXIII Nous sommes pareils à des enfants étonnés
Par ton pas de seigneur mais sans désespérer
Nous nous rassemblons quand un écuyer claironne
Que ta bannière se dresse en rase campagne.

Avançant avec notre sévère seigneur
Qui scrute perspicace les rangs de ses hommes
Nulle larme ne nous arrache à notre étoile
Nul bras d'un ami et nul baiser de l'aimée.

Au fond de ses regards nous lisons réjouis
Ce qui nous est révélé en rêve éclairé
Si le passage sera illustre ou obscur
C'est son pouce baissé ou levé qui l'ordonne.

Ce qui nous ravit nous exalte et nous libère
Nous le recevons en fief de sa propre main
Et s'il fait un signe : nous sommes forts et fiers prêts
A marcher pour sa gloire en la nuit et la mort.

XXIV Nous qui tant d'années durant compositions des hymnes
Pour le triomphe d'une vie plus accomplie
C'est à nous qu'il incombe dans la dignité
D'évoquer le souvenir pesant des ténèbres :

La tête reposant silencieuse et soumise
Revoyait encor honneurs victoires et joutes...
Les fleurs du pays natal s'inclinaient dehors
L'invitaient de leurs bercements au long sommeil.

Et cette ultime belle image est doucement
Retombée au plus profond quand les vents chantaient
Plus aucun ami n'était là . tous s'en allèrent
Lui seul qui jamais ne ploie restait et veillait.

D'un geste il dispense le vin de léthargie
Qui retient les ombres denses de la détresse
Qui lénifie les regards graves des adieux
Ainsi près du lit ferme et droit se tenait l'ange.

RECIF SCANDALE VOLTE
Pour un itinéraire de Stefan George

à W. de I. F.

« Chaque livre est aussi la somme
des malentendus dont il est l'occasion »

G. BATAILLE

Trop souvent le silence aujourd'hui autour de Stefan GEORGE (1868-1933) ou encore des paroles-réflexes : « le plus grand lyrique allemand depuis Hölderlin »¹, et sur l'autre versant : « l'Ange comme le Dieu de George ne sont que des pantins », ... « une longue suite de contre-sens sur Nietzsche »². Mots de sensibilités blessées ? Ce silence n'est pas d'indifférence et il n'ignore rien. Comme si George ne pouvait tenir dans le cadre de l'histoire littéraire et de la politesse. Qui est-il donc pour faire parler ainsi ou provoquer une telle qualité de mutisme ? Les autres poètes de la « Jahrhundertwende » occupent pourtant en France une place non négligeable : les œuvres de Georg Trakl et surtout de Rainer Maria Rilke, pour ne parler que des plus grands, sont aujourd'hui bien diffusées : il est vrai que leurs auteurs ont entretenu des liens privilégiés avec les lettres françaises, l'un par sa filiation littéraire avec Rimbaud, l'autre parce

qu'il a été secrétaire de Rodin³ et, on l'oublie trop souvent, aussi poète de langue française. Il n'existe en revanche aucune traduction intégrale accessible d'un recueil du poète de Bingen : seuls l'anthologie commentée de Maurice Boucher (Paris, 1941 et 1969), le remarquable travail de Claude David, *Stefan George, son œuvre poétique* (Lyon-Paris, 1952) et quelques articles épars dans des revues permettent aujourd'hui au lecteur d'accéder à la connaissance de Stefan George, qui ne saurait être, dans ces conditions, qu'une mi-connaissance.

Mais c'est oublier que George a transposé *les Fleurs du Mal* dans l'espace linguistique allemand, offrant une traduction, ou plutôt une trans-poétisation, poème fait selon un poème (« Nachdichtung ») qui, à défaut d'être complète ou absolument littérale, — le réalisme un peu cru de certains poèmes ou de certaines images a été évacué ou atténué —, fait encore pâler bon nombre de traductions, même plus récentes. Rimbaud, Verlaine et Mallarmé ont été traduits dans le même esprit et c'est à Paris, rue de Rome, que le tout jeune George est allé faire son apprentissage poé-

tique; Mallarmé saluera ainsi la parution des *Hymnes* :

« Que vous soyez par votre main d'œuvre si fine et rare, un des nôtres et d'aujourd'hui⁴ »

La France, c'est encore la terre de l'aïeul, soldat de Charles X, le sol d'élection que le poète chantera en citant ces mots :

« Returnent franc en France dulce terre⁵ »

lorsqu'il déplorera que la « mère-poésie » ait été exilée d'Allemagne. L'hommage mallarméen serait-il resté lettre morte? On est tenté de le croire aujourd'hui à en juger par la difficulté de publier George en France.

Même en Allemagne et dès les années 1900, en dépit des succès d'édition après la Première Guerre mondiale⁶ et de l'admiration toujours plus inconditionnelle et militante de ses disciples, l'écart entre le poète et le public ne cessera de se creuser. L'œuvre de George serait-elle un récif poétique, une sorte d'atoll réservé, voire interdit? Les sarcasmes et les injures que provoquent sa poésie et son « Kreis », cercle de disciples amis, ne témoignent-ils pas d'une vive inquiétude? Plus proche de nous, l'accueil réservé en Allemagne aux essais de Heidegger consacrés à George⁷ fut des plus mitigés. Peut-être est-ce aussi parce que, comme le soulignait Hans-Georg Gadamer dans sa conférence inaugurale du colloque Stefan George de Bingen (7-9 juillet 1978)⁸, les fustigations du poète contre la société moderne constituent à elles seules une provocation.

Figé dans une pose hiératique dont témoignent amplement les photographies, c'est un homme rigoureusement organisé contre toutes les agressions d'un monde moderne qu'il rejette avec une violence quasi nietzschéenne. Son intransigeance touche autant sa vie privée — il fuit tous les milieux littéraires en vogue — que sa langue : ses vers sont d'une métrique rigoureuse et George fera ressortir de son débit régulier et sur son ton monocorde — il hait toute dramatisation du dit poétique — leur âpre plasticité sonore (« Herbeheit ») et leur rythme martelé. Il est un récif au milieu des effusions mélodieuses de ses contemporains. Quittant l'esthétique et « l'art pour l'art », George orientera très vite sa poésie vers l'élaboration d'une éthique, destinée et dédiée à ses proches amis, et c'est cela même qui le conduira à sa réputation d'hermétisme. Peu séduisant parfois dans cette position, lorsqu'il devient poète irrité qui brise les anciennes tables, qui bannit, non sans douleur, un de ses disciples⁹, plus proche du ton d'un prophète de l'Ancien Testament, d'un législateur, que d'un poète de tradition orphique, son attitude est volontiers anachronique, anachronisme qu'il voudrait intempestif. Tendait à créer une sorte de « Grand Œuvre », mais non celui, « trop littéraire » dont il avait entendu parler chez Mallarmé, mais

plutôt celui d'un Jakob Boehme et de la tradition ésotérique allemande. George éprouvant la nécessité de régénérer le langage poétique opère une véritable révolution tonale¹⁰; il privilégie de nouveaux moyens : la rudesse consonnantique, la concision des monosyllabes, la brachylogie, pour exciter une fascination encore plus forte que celle de l'envoûtant et traditionnel chant de la Lorelei. Il tend davantage à un art runique et à une formulation magique qu'à l'expression d'un lyrisme personnel. Sa poésie compacte et complexe, initiatrice à bien des égards définira par la force des choses une communauté élective, celle qui aura cédé à son charme.

Ce projet inscrit George dans un domaine résolument réservé, dans une zone problématique, au sein de laquelle les querelles constituent un gage de fécondité — il allait jusqu'à souhaiter que ses amis s'affrontassent — place sa poésie aux arêtes vives peut-être définitivement à l'écart. Beaucoup parleront de danger...

Mais ce récif n'en demeure pas moins scandaleux, c'est-à-dire qu'il est aussi pierre d'achoppement. Adoptant une position sauvagement critique par rapport à l'Allemagne impériale, George se montre résolument anti-bourgeois, et va jusqu'à faire profession d'anarchisme dans des discussions avec ses amis et disciples¹¹, déjà à propos d'un de ses premiers recueils, il déclarera à Ernst Robert Curtius :

« Certains pensent que dans mes premiers livres il n'y a que de l'art, et non la volonté d'un homme nouveau. C'est absolument faux! Algabal est un livre révolutionnaire.¹² »

Par delà son époque, George sera encore source de scandale et heurtera les esprits une nouvelle fois. Le III^e Reich dans sa dynamique d'intégration culturelle formera le projet de s'associer George; certains verront en lui l'un des précurseurs du régime national socialiste. Gottfried Benn écrira, en 1933, dans un texte de cette inspiration que : « les mêmes commandements animent l'art de Stefan George et le pas cadencé des bataillons bruns.¹³ » De plus, il faut reconnaître que certains de ses disciples se sont effectivement « égarés » dans l'hitlérisme et ont fait jeter le discrédit sur l'ensemble du « Kreis ». Mais c'est oublier que George est mort en 1933 en Suisse, car il a préféré mourir loin de l'Allemagne nazie, que beaucoup de disciples, juifs pour certains, — car ils étaient nombreux autour du poète —, se sont très activement engagés dans la résistance au nazisme et que Claus von Stauffenberg, celui-là même qui a perpétré l'attentat du 20 juillet 1944 au Quartier général du Führer n'est autre que l'un des héritiers testamentaires de George. De plus on ne s'est pas trompé en mettant

un portrait de George dans le mémorial du camp de concentration d'Auschwitz, célébrant le poète comme l'un des « *plus éminents représentants des sciences et de la culture qui ont quitté le Reich pour protester contre l'injustice et éveiller la conscience mondiale.* »

C'est incontestablement par manque d'information après la guerre (et de nos jours encore?) que l'on a pu prendre le svastika qui orne les numéros des *Feuilles pour l'Art*, revue fondée dès 1892 par George, pour le symbole hitlérien¹⁴.

Il faut donc absolument repousser toute idée de compromission avec le nazisme : George s'est toujours gardé dans sa maturité de prendre explicitement des positions politiques. Cependant il est trop clair que sa poésie, par les voies éthiques qu'elle emprunte, peut aussi être perçue comme une politique, « *la politique d'un apolitique* », pour reprendre une formule de Klaus Lanfried¹⁵! Lorsque le jeune George écrit dès ses premières tentatives poétiques à son ami Hugo von Hofmannsthal qu'il veut fonder : « *une salutaire dictature dans la poésie*¹⁶ », ne pose-t-il pas déjà tout le problème du pouvoir de la poésie et d'une volonté délibérée d'exercer ce pouvoir? Ne se propose-t-il pas d'entrer dans l'action par le verbe, à l'instar du verbe qui se fit chair? Sa poésie se voudra poésie formatrice et son action s'exercera d'abord sur un petit nombre d'amis élus par le poète se sentant investi d'un rôle de maître : « *Je suis pour toi l'ami, le guide et le nocher*¹⁷. » Ainsi se trouve défini le noyau d'une véritable aristocratie : celle du « Kreis ». Seules les affinités électives ramifieront ce réseau humain dans lequel le poète puisera l'essentiel de son inspiration : « *L'air que nous respirons le Vivant seul l'apporte.*¹⁸ »

Lorsque l'on considère l'apparition chronologique des titres que Stefan George a donné à ses derniers recueils, l'on s'aperçoit qu'ils élaborent une véritable structure-programme : après avoir présumé et déroulé le *Tapis de la Vie*, pris conscience de la nécessité d'établir un lien et de le montrer en portant le *Septième Anneau*, George définira le code qui préside à cet accord et son repère, *l'Étoile de l'Alliance*, afin qu'advienne finalement le *Nouveau Règne*. Dans ce geste de démiurge, il touche aux limites de la poésie et provoque ainsi le seul et véritable scandale.

C'est le *Prélude* (1899) qui marque précisément le passage vers cette poésie-limite, et ce n'est certes pas un hasard si la composition du recueil le *Tapis de la Vie* coïncide avec l'apparition d'un « Kreis » de disciples autour du Maître. George pose ainsi une sorte de pierre d'angle dans son œuvre poétique; le *Prélude* est le lieu privilégié qui contient déjà en germe toute l'œuvre à venir.

C'est là que se fait le passage d'une esthétique à une éthique qui s'exprime par un adieu à la « littérature ». D'ailleurs George ne traduira plus jamais de textes, ceux qu'il a choisis de traduire l'ont été seulement dans la mesure où il pouvait les intégrer à sa propre œuvre¹⁹; même ce stade est dépassé en 1900. Dans une lettre à son illustrateur, Melchior Lechter, il prend ses distances à l'égard de ses anciens maîtres français : « *Je trouve chez tous la même chose : Huysmans, admissible seulement en anthologie soigneusement filtrée; Villiers de l'Isle-Adam... Mallarmé et Baudelaire eux-mêmes ont tous en prose ce côté « boulevardier » pour lequel on est de loin en loin indulgent, mais qui dans l'ensemble provoque l'irritation et même une franche aversion. Je ne puis envisager de m'attacher, comme traducteur, qu'à des œuvres qui procèdent d'un niveau égal (au mien) — non à ce qui se situe à un degré au dessous...*²⁰ » Derrière ces propos violents se cache l'exigence d'une œuvre autonome allant jusqu'à nier ses sources premières d'inspiration. L'œuvre de George semble alors échapper à toute tradition patente, occulter toute filiation : une volte est accomplie; le cap est mis sur ce que le poète a nommé dans le *Prélude* « la Vie Belle » : « *C'est la Vie Belle qui auprès de toi m'envoie En messenger...*²¹ » Cette vie qu'il désire au delà de sa solitude première sous une forme communautaire. Plus tard, George ira même jusqu'à abandonner longtemps avant sa mort toute production poétique pour se consacrer pleinement à son cénacle : il se voudra, avant tout, pédagogue. Mais dans le Tessin, en 1933, à Minusio, il mourra quasi solitaire et l'on trouve comme un pressentiment de cette mort dans le dernier poème du *Prélude* :

« *Plus aucun ami n'était là tous s'en allèrent
Lui seul qui jamais ne ploie restait et veillait
Ainsi près du lit ferme et droit se tenait l'ange.*²² »

L'examen du titre complet du livre renfermant le *Prélude* « LE TAPIS DE LA VIE ET LES CHANTS DU RÊVE ET DE LA MORT AVEC UN PRÉLUDE » permet de remarquer que se trouvent placés en tête les deux derniers cycles du recueil : *Le Tapis de la Vie*, suite de tableaux, et les *Lieder*, évidemment mélodiques. Le *Prélude* qui ouvre le recueil est cité en dernier lieu : peut-être George veut-il ainsi souligner dans sa présentation des trois cycles la position déterminante de ce texte marquant l'avènement d'une nouvelle poésie, que c'est depuis cet espace-là qu'il parlera désormais. Dans la chronologie de son évolution, cette palinodie est la plus proche. Néanmoins le recueil comporte une sorte d'adieu à la première période de l'œuvre, essentiellement lyrique — on se rappelle *L'Année de l'Âme* — en même temps qu'il fait introït à ce qui n'est encore que pressenti. La conscience de cette contradiction justifie peut-

être le tourment dont parle le premier quatrain :

« J'étais pâle et tendu en quête du Trésor
Après des strophes du plus profond des tourments
Et des choses roulaient sourdes et incertaines²³ »

La volte se produit dans une douloureuse équivoque dont le tragique ne sera jamais assumé. George se veut obsessionnellement positif : « *L'art, ce n'est pas la douleur ni le plaisir, mais triompher de l'une et transfigurer l'autre²⁴*. » Son projet est de concrétiser ces « *choses sourdes et incertaines* », d'amener les contours à une franche lisibilité; le vague, la mélancolie sont à bannir. La rigueur architectonique du recueil est à cette image : trois cycles de vingt-quatre poèmes composés chacun de quatre quatrains rimés à la métrique régulière tissés dans un réseau très souvent binaire d'oppositions et de contrastes. George lui-même ne parle-t-il pas de « *l'art rigoureux des lignes²⁵* » qu'il retrouve jusque dans la contemplation du paysage natal : celui de la vallée rhénane. L'élément privilégié est le sol, l'attitude souhaitée consiste à s'y ancrer le plus possible : sa poésie est essentiellement chthonienne, « géorgique ». Le fleuve, parce qu'il est pris entre deux rives et dirigé trouve grâce aux yeux du poète pour qui les éléments marins sont captieux : « *Les menaces des flots fourbes te tourmentent²⁶* ». La liquidité est quasiment bannie ainsi que le mouvement : « *D'autorité il lisse les flots en discorde²⁷* ». En définitive, il s'agit par ce statisme d'opposer résistance à un monde donnant une image de plus en plus inquiétante :

« Tire moi jusqu'à ton extrémité
Abîme mais épargne moi l'aberration.²⁸ »

L'expérience est extrême, mais elle ne veut jamais aller jusqu'à la perte. La volte s'oriente vers une tentative d'appréhender le monde dans des images d'une plus grande concrétion; la réalité reste donc la préoccupation majeure de cette poésie : il existe une vérité du texte qui est à trouver par le ressassement de la lecture (jusqu'à l'hallucination?), sans doute la seule voie initiatique. Mais la conscience claire devrait présider autant à l'écriture qu'à la lecture, tout laisser-aller à l'imaginaire est exclu de l'idéologie poétique de George qui rejoint la tradition mystique dans sa méfiance à l'égard de « la folle du logis ». Rien d'étonnant à ce que cette poésie n'invite pas au rêve, mais à s'engager toujours plus avant sur une route dont elle a fourni et fixé tous les jalons. Elle se situe par delà le genre, qu'elle finit par nier, pour laisser son message au carrefour de l'exotérisme et de l'ésotérisme, d'où son extrême marginalité, son caractère souterrain.

Ce pourquoi on en parle à mi-mots?

B. B.
J.-C. R.

NOTES

1. Eryck de Rubercy, « Mais qui était Stefan George? » in *Exil* n° 8-9, Paris, 1978.
2. Jean-Michel Palmier, *Situation de Georg Trakl*, Paris, 1972.
3. Notons que George aussi a rencontré Rodin (en 1908).
4. Lettre à Stefan George en date du 28 février 1891.
5. A la fin du poème « Terre des Francs » in *le Septième Anneau*.
6. Robert Bœhringer cite dans *Stefan George, Feier in der Hessischen Landesbibliothek*, Darmstadt, 1958, que les plus forts tirages sont atteints en 1919-1921 et en 1928.
7. In *Acheminement vers la parole*, Paris, 1976.
8. « Der Vers und das Ganze » texte publié dans les actes du colloque, Bingen, 1979.
9. Cf. dans *le Tapis de la Vie* le poème intitulé « l' Exclu ». George s'est séparé de son disciple favori, Friedrich Gundolf.
10. Comparable, à la même époque, à la rigueur dodécaphonique des Viennois qui, d'ailleurs, mettront en musique de nombreux poèmes de George.
11. A Kurt Breysig, par exemple, il déclarera : « Vous voulez me définir, définissez-moi comme le pire des anarchistes! »
in Kurt Breysig, *Stefan George, Gespräche und Dokumente*, Amsterdam, 1960.
12. E. R. Curtius, « Stefan George im Gespräch » in *Kritische Essays zur europäischen Literatur*, Munich-Berne, 1963.
13. G. Benn, « Rede auf Stefan George » in *Kunst und Macht*, Stuttgart, 1934.
14. Remarquons d'ailleurs que les branches du svastika nazi ne sont pas orientées dans le même sens.
15. Klaus Lanfried, *Stefan George, Politik des Unpolitischen*, Heidelberg, 1975.
16. *Correspondance George-Hofmannsthal*, Munich Düsseldorf, 1953.
17. *Prélude*, vii.
18. « L'Allemagne secrète » in *le Nouveau Règne*.
19. Les volumes de traductions figurent bien dans l'édition complète des œuvres conçues par George.
20. Lettre à Melchior Lechter en date du 1^{er} janvier 1900; trad. C. David, *op. cit.*, p. 217.
21. *Prélude*, I.
22. *Prélude*, xxiv.
23. *Prélude*, I.
24. *Faits et jours*.
25. *Prélude*, v.
26. *Ibid.*
27. *Prélude*, III.
28. « L'Allemagne secrète » in *le Nouveau Règne*.